Portrait.2/MOUSSA TOURE'

TOUBAB BI franchise

Bernard Verschueren

Chez les "toubabs" de Amsterdam, de Namur et de Montréal le réalisateur sénégalais Moussa Touré continue de récolter des Prix pour son long métrage

E.d'A. Qui êtes-vous, Moussa Touré?

M.T. Je suis natif de Dakar. J'ai grandi à Ouakam, au bord de la mer, avec des images. Mon père aimait beaucoup la photo. Quand il est mort - j'avais 12 ans-, l'héritage qu'il m'a légué c'était un appareil photo, des images de moi et des paysages du Sénégal. Voilà un peu mes bases par rapport au métier que j'exerce aujourd'hui. Et puis, j'ai voulu que ces images bougent...

Comment en êtes-vous "arrivé" à ce métier?

Je n'ai pas fait d'études particulières. Un soir, dans les années 70, je suis parti voir le cinéaste sénégalais Johnson Traoré qui habitait mon quartier. Je n'étais pas très à l'aise... Quand il m'a demandé ce que je voulais faire dans le cinéma, je lui ai répondu de m'emmener sur un plateau de tournage pour lui montrer. Là, j'ai choisi d'être "machino" et, deux ans plus tard, je suis devenu éclairagiste. J'ai fait ça pendant plus de quinze ans, mais ce que je voulais c'était réaliser. A mes moments libres, je me "faisais mon film" dans le film des autres en m'imaginant d'autres dialogues, d'autres situations... Jusqu'au moment où j'ai senti que j'avais acquis assez d'expérience pour me lancer dans la réalisation, j'ai fait un premier court métrage qui s'appelle *Borom* et puis, je suis passé au long, c'est *Toubab Bi*.

Vous avez écrit le scénario de Toubab Bi *dont le sujet est l'immigration, d'où vient l'histoire de ce débarquement à Paris d'un homme et d'un enfant?*

Toubab Bi est d'abord une histoire que j'ai vécue... Ce n'est pas simplement un problème d'immigration mais je crois plutôt que c'est un état de fait. Moi, aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je suis francophone. Mes parents ont reçu la pratique du colonialisme et moi, je suis le fruit du colonialisme. On ne nous appelait pas encore "francophones", c'est un mot assez nouveau! *Toubab Bi*, est un peu ça, qu'on m'ait appris Jeanne d'Arc, Baudelaire et "nos ancêtres les Gaulois"! Ça fait partie d'un tout. Et, aujourd'hui, je me demande pourquoi tout ça, toute cette histoire du colonialisme et ses résultats. Actuellement, au Sénégal, on parle notre langue en la mélangeant avec le français. C'est peut-être ça la francophonie, ce n'est pas simplement être français ou colonisé. Je crois qu'un des buts de la colonisation était de détruire certaines de nos valeurs. *Toubab Bi*

est un peu le fruit de ce mélange et de cette histoire.

Mais qui est-ce Toubab Bi*?*

Toubab, comme vous le savez, veut dire "le blanc". Et le *Bi* est plutôt péjoratif. C'est "ce blanc là", mais selon la manière dont on le prononce, ça devient bon ou mauvais. L'interprétation reste ouverte, on ne sait pas qui il est. On peut le définir par la francophonie, par exemple.

Comment avez-vous monté le projet?

Une productrice française a été mise au courant de mon projet, elle est venue me voir à Dakar et m'a demandé de venir à Paris pour produire le film. Quand je suis arrivé à Paris, elle ne pouvait plus le produire et on a mis le film à l'avance sur recettes. Ça a marché avec le Cnc où j'étais en finale pour le prix du scénario. Ensuite, j'ai obtenu un pré-achat chez Canal Plus et puis j'ai eu une aide de la Sofica. Au total, le budget du film a été de 9 millions de Ff.

Vous mettez en scène également, comment avez-vous réussi à forger la crédibilité de ces personnages quand on sait que le jeu d'acteur constitue parfois une faiblesse des films africains et d'où vient la rencontre avec cet étonnant Makena?

J'avais vu Makena dans deux films sénégalais et je savais que c'était lui. J'ai malgré tout organisé un casting avec plusieurs autres comédiens pour m'assurer. Mais quand on a discuté du rôle, mon intuition s'est révélée juste. J'ai eu la chance de travailler avec d'excellents comédiens.

Comment envisagez-vous l'avenir de la production cinématographique en Afrique?

Je ne suis pas tellement de ceux qui considèrent la production africaine en vase clos. Pour moi, il y a la production tout simplement. Je pense qu'il faut codifier ce métier et il faut qu'il y ait des structures fiables en Afrique parce que, pour produire, il ne suffit pas d'avoir de l'argent, il faut surtout des structures, un cadre de production. Je suis africain et j'essaie de faire du cinéma comme on le fait partout dans le monde. Je ne crois pas qu'il faille s'attarder sur le terme de "cinéma africain" qui ne me plaît pas beaucoup. Si je faisais de la peinture, on dirait simplement: "Voilà une peinture et c'est Moussa qui l'a réalisée". Je ne fais pas du cinéma africain, je fais du cinéma en tant que Sénégalais, point!

Les films venant d'Afrique se caractérisent régulièrement par l'accumulation et le mélange des rôles pour le réalisateur. Vous avez vous même écrit le scénario, réalisé et mis en scène. Comptez-vous continuer à procéder de la même manière?

Oui, je compte bien continuer à travailler comme ça. Je crois que le cinéma se passe de cette façon. Souvent, après quelques films, les réalisateurs deviennent coproducteurs ou producteurs parce qu'ils n'ont plus envie d'être dirigés ou surveillés. Par rapport à *Toubab Bi*, c'est d'abord, pour moi, le plaisir de faire le film parce que, financièrement, si par hasard cela me rapporte quelque chose, ce ne sera qu'un pourcentage négligeable. Alors, un jour, on se dit qu'il n' y a pas de raison d'enrichir d'autres humains alors que l'on continue à galérer soi-même!

Vous n'êtes donc pas partisan d'une professionnalisation des différents métiers du cinéma comme c'est le cas dans l'industrie cinématographique mondiale; n'y a-t-il pas intérêt pourtant pour la force d'un film à faire appel à des "pros" (professionnels) de la scénarisation, par exemple?

Non! Ce film c'est ma vie; qui pourrait l'écrire à ma place. Moi, je ne peux écrire qu'à propos de choses que je connais et qui me touchent. Par contre, il faut envisager des collaborations et, à cet égard, je suis pour l'ouverture totale. Mais il me paraît impossible de réaliser un film sur la base d'une histoire que quelqu'un d'autre aurait écrite. Plutôt que de démultiplier les métiers du cinéma, il faut qu'on puisse donner des "coups de main" selon nos compétences. Partout en Afrique, au Burkina, au Sénégal, au Bénin ou ailleurs, nous avons des potentialités énormes mais on ne se connaît pas. Par exemple, je me suis rendu compte que le cinéaste angolais Zezé Gamboa que j'ai rencontré est ingénieur du son et qu'il est prêt à travailler avec qui le veut. Idéalement, il faudrait que chaque pays puisse établir un inventaire de ses potentiels audio-visuels et que l'on s'échange ces informations avant de se tourner vers l'Europe. Au Sénégal, nous avons un scénariste exceptionnel et je viens d'apprendre qu'au Ghana, il existe un producteur compétent qui

veut distribuer mon film dans ce pays. On se connaît très mal...

N'est-ce pas ces regards trop souvent braqués sur le Nord qui ont fait obstacle à cette solidarité inter-africaine?

Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on délaisse souvent nos problèmes pour avoir un rapport avec l'Europe du type "où est l'argent, où sont les producteurs?" Alors que si nous nous organisons, on pourrait arriver à produire des choses.

Quels publics avez vous visé en réalisant ce film ? Et, dans l'état actuel de la distribution en Afrique, comment allez-vous procéder pour que Toubab Bi *soit vu sur le continent?*

Déjà, il sera vu au Sénégal. De toutes façons, avant de faire un film, je me débrouille pour m'assurer qu'il sera vu. Il existe, au Sénégal, une nouvelle société qui a des accords avec des distributeurs français, ce qui amène une certaine assurance que les films soient vus. D'autres accords seront bientôt signés, comme ce fut le cas récemment au Burkina, pour que les films sénégalais aient les mêmes droits sur le marché que les films français. Donc, le problème ne se pose plus...

Quels sont vos projets puisque Moussa Touré n'a pas l'air du genre à se reposer sur ses lauriers.

Pour moi, me reposer ce n'est pas possible... Je pense qu'il y a trop à faire. Dans l'immédiat, je dois faire un film de commande pour Fr3 qui sera un documentaire sur les anciens combattants. Et puis, j'espère commencer le tournage du prochain long métrage en août 92. Ça s'appelera Tgv!

Peut-on en savoir plus?

Tgv est un vieux car Renault de 36 places qui fait le trajet Dakar-Guinée. Le voyage dure une semaine et ce car est conduit par un fan de Rambo. Les 36 places seront occupées par des Ivoiriens, des Burkinabès, des Guinéens. Dans ce car, il y aura aussi un ministre limogé avec sa femme qui va chercher refuge et travail en Guinée, et un marabout, spécialiste des... ministres limogés! Et puis mon rêve, c'est de faire l'*Enfant noir* de Camara Laye. Si je me repose un jour, ce sera après avoir fait cela.

Portrait.2/MOUSSA TOURE'

Moussa Touré, winner of Montreal

E. d'A.: Moussa Touré, who are you?

M. T.: I am a native of Dakar. I grew up in Ouakam by the sea side, with pictures. My father liked photography very much. When he died (I was 12 years old) the heritage he left me with consisted of a camera, pictures of myself and landscapes of Senegal. Here are my roots as regard the work I am doing today. And then, I wanted those pictures to move.

How did you "get" to that profession?

I did not make any particular studies. What happened is, one evening, in the 70 ies, I went to the senegalese filmmaker Johnson Traoré who was staying in my district. I was not feeling at ease... I told him, I wanted to go into filmmaking. When he asked me what exactly I wanted to do in cinema, I asked him to take me to the shooting set so that I show him what I wanted to do. Once there, I chose to be a dolly man and two years later, I became a lighting engineer. To me, light was one of the main supports of a film. I did that for fifteen years but what I wanted was to direct. At my free periods, I was "making my own film" within the films of others trying to imagine other dialogues and other situations... Till I felt that I had acquired enough experience to launch out into the direction of films, and made a first short length entitled Borom. *And then, I moved on to feature, that is* Toubab bi.

You have written the script of *Toubab bi* the theme of which is immigration. Where does this story of disembarkation of a man and a child in Paris come from?

First of all, Toubab bi *is a story I lived through... It is not simply a question of immigration, but rather an irrefutable fact. Today, I do not know why I am francophone. My parents lived through colonialism and I am a product of colonialism. We were not yet called "francophones", it is a somewhat new word!* Toubab bi *is a little of that, whether I was taught Jeanne d'Arc, Baudelaire and "The Gauls,*

our ancesters!" That is part of a whole. And today, I wonder why all that story of colonialism and its results. At the time, in Senegal, our language is being spoken with a mixture of french. May be that is the francophone community. Which does not simply mean being french or colonized. I believe, one of the aims of colonization was to destroy some of our values. Toubab bi *is a little of that mixture and that history.*

But who is that *Toubab bi*?

As you know it, Toubab *means "The white" and the* Bi *is rather pejorative. It stands for "this white here" but according to the pronunciation stress it becomes well or ill-intentioned. The interpretation remains open, one knows not who he is. Perhaps one can define it through the francophone community for instance.*

How did you make the project?

A french producer was made to know about my project. She met me in Dakar and asked me to come to Paris to produce the film. When I got to Paris, she could not produce it and in advance, the film was put to delivery. It worked with the Cnc where I was to compete for the finale of the best script prize. Then, I obtained a purchase in advance with Canal Plus and later, I got one with Sofica.In sum total, Ff 9,00 million.

You also direct, how did you manage to build the credibility of those characters, when one knows that actors performance sometimes constitutes a flow in african films and how did your meeting with the astonishing Makena come about?

I saw Makena in two Senegalese films and I knew he was the one. Still, I organized a casting with many other actors to be assured. But, when we discussed the part, my intuition proved right. I was luckly enough to work with excellent actors.

How do you envisage the future of the cinematographic production in Africa?

I am not one of those who consider the african production in isolation. To me, there is simply production. I think the profession needs to be codified and there must be reliable structures in Africa, because it is not enough to just have money to produce, there must be structures, I mean a setting for production. I am african and I try to make films as it is done eveywhere in the world. I do not think time must be wasted on the term "african cinema" which I do not like very much. If I was doing some painting, it would simply be said that : "Here is some painting and it is Moussa who realized it. I am not making african cinema, I am doing so as a senegalese full stop.

Films originating from Africa" then are regularly characterized by the accumulation and the mixture of roles for the director. You have written the script, produced and directed your film yourself. Do you intend to proceed in the same way?

Yes, I do. I intend to work that way. I believe films are done that way. Often, after some films, filmmakers become coproducers or producers because they do not feel like being directed or watched anymore. As regards Toubab bi, *first of all, it is a pleasure for me to make the film, because, if by chance, it ever brings me something financially it will only be a negligible quantity. Then, one day, one feels there is no reason why one should enrich other human beings while one continues to suffer from poverty.*

You are not in favour of a professionalisation of the different jobs found in the field of cinema then, as the case is within the world cinematographic industry. Yet, for the sake of the strength of a film, wouldn't it be better to appeal to "pros" (professionnals) of criptwriting for instance?

No it wouldn't. How? This film is my life. Who could write it better than myself? As for me, I can only write about things I know and which affect me. On the opposite, collaborations must be envisaged. For that matter, I am in favour of a total opening. But it seems impossible for me to make a film on the basis of a story someone else could have written. Rather than gearing down the jobs in cinema, we must give "a helping hand" to one another according to our competences. Everywhere in Africa, in Burkina, in Senegal, in Benin or elsewhere, we have some huge potentials, but we don't know each other. For instance, I realized that Zézé Gamboa the angolan filmmaker I met is a sound engineer and that he is ready to work with whoever wishes it. Ideally, each country must be able to make an evaluation of its

audiovisual potentials so that some information exchange be established before we turn to Europe. In Senegal, we have an exceptional scriptwriter. I have just learnt that in Ghana, there is a competent producer who wants to distribute my film in that country. In fact, we do not know each others.

Is it not all those gazes, too often turned to the North that constitute the obstacle to that inter-african solidarity?

What I don't understand is that we often leave aside our problems to have a relation of the kind "where is the money?", "where are the producers?" with Europe. So, if we organize, we could succeed in doing things.

By making this film, which publics do you target? And in the current state of distribution in Africa, how are you going to manage for *Toubab bi* to be seen in the continent?

It will be seen in Senegal already. In all cases, before making a film, I manage to get assured that it will be seen. In Senegal, there exists a new company which has signed agreements with french distributors, and gives some assurance that the films would be seen. Soon, other agreements will be signed, as the case was in Burkina recently, so that senegalese films benefit the same rights as french films on the market. Thus, the problem is no more...

What are your projects, since Moussa Touré does not seem to be the kind of people who sleep on their laurels.

Resting is not something I am likely to do... I think there is much to be done. Right now, I must make a sponsored film for Fr3 which will be a documentary on the war veterans. And then, I hope to start shooting my next feature in August 92. It will be entitled Tgv!

Can we know more about it?

Tgv is an old 36 seats Renault car linking Dakar to Guinea. The journey lasts a week and that car is driven by a fan of Rambo. The 36 seats are occupied by Ivoirians, Burkinabè, Guineans and so on... I might talk again about french community. And in that car, there is also a dismissed minister with his wife going to Guinea to seek refuge and work, and a marabou, a specialist of... dismissed ministers! And after, my dream is to put L'enfant noir *by Camara Laye on the screen. If I should rest one day, It would be after doing that.*

Fousseyni Sissoko

Le comédien malien Fousseyni Sissoko qui a incarné le personnage principal, Batrou, dans Finyé le film qui a revelé Souleymane Cissé au monde entier, s'est éteint le vendredi 16 août 1991 a Bamako des suites d'un accident de la circulation. A 30 ans, ce talentueux amateur, entamait à peine sa marche vers une carrière que l'on espérait brillante. Souleymane Cissé l'a remarqué justement pour cela lors de ses passages dans son quartier.
Dans une interview accordée a Kaboré Mouni Etienne (*), Fousseyni retrace ces instants qui allaient transformé sa vie. "A l'époque, je faisais la seconde au lycée. J'étais en train de causer avec un groupe de copains. Souleymane est venu garer sa voiture et m'a interpellé. Comme nous étions nombreux, on se demandait ce qu'il voulait. Il a insité en m'indiquant du doigt". Ce lycéen, qui ne s'attendait guère à se voir un jour à l'écran, grâce à sa personnalité rentre tout de suite dans la peau du personnage de Batrou. Sur Yeelen du même Souleymane Cissé, il accède au poste d'assistant réalisateur et rêve dit-il de "Trouver des moyens pour aller fréquenter une école de cinéma". Il s'inscrit à la meilleure école, celle du terrain avec des films couronnés de prix prestigieux (Finyé, Etalon de Yennenga en 1983 et Tanit d'Or à Carthage; Yeelen, primé à Cannes en 1987). Ses talents ont encore éclaté dans Yelbeedo de Sow Abdoulaye et Les étrangers de Jim Kola Mamadou. Sanou Kollo Daniel, le réalisateur de Paweogo (l'émigrant) l'avait choisi pour son prochain film.

Fousseyni Sissoko

The Mali actor Fousseyni Sissoko, who interpreted Batrou, the main character of the film Finyé, which revealed Souleymane Cissé to the world, died on the 16th of August 1991 at Bamako, following a car accident. At the age of thirty, this very talented amateur actor was about to begin a brilliant career. Souleymane Cissé had noticed his natural gift, when now and again he passed through his district. In an interview given to Kaboré Mouni Etienne (*), Fousseyni related how he met Cissé, an episode that would change his life. "At that time I was in second year of high-school. I was chatting with a group of friends when Souleymane parked his car and questioned me. Since we were quite a crowd, we wondered what he wanted. He insisted, pointing at me with his finger". This high-school student, who didn't expect at all to see himself on the screen one day, thanks to his personality, entered at once into the skin of the character of Batrou.
On the set of Yeelen, also by Souleymane Cissé, he worked as assistant director, dreaming of "finding the means to go to a cinema school". He enrolled at the best school: the practical one of the sets of films crowned by important awards (Finyé, Etalon de Yennega at Ouagadougou in 1983 and Tanit d'Or at Carthage; Yeelen at Cannes in 1987).
Fousseyni reconfirmed his talent in Yelbeedo by Sow Abdoulaye and Les etrangers by Jim Kola Mamadou. Sanou Kollo Daniel, the director of Paweogo (The emigrant), had already chosen him for his next film.

Emmanuel Sama

(*) "Sidwaya", Quotidien national du Burkina Faso, no. 1270 du jeudi 11 mai 1989 / "Sidwaya", national newspaper of Burkina Faso, no. 1270, Thursday May 11th, 1989.